

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus :

A Roubaix, aux bureaux du journal. A Tourcoing, rue d'Hyères, 25.

A Lille, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Mémoires, Grand Place, (entrée par les débris Saint-Etienne).

A Paris, aux bureaux de l'Agence Havas, place de la Bourse, 5, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 31

ROUBAIX, LE 8 JUIN 1882

Bulletin du Jour

Les commissions seules ont siégé hier au Sénat et au Palais-Bourbon.

Du Sénat, nous ne savons rien sur qu'on y travailla discrètement, si discrétement que les dépêches sont muettes sur le résultat de la journée parlementaire.

A la Chambre des députés, on a pris en revanche de graves déterminations. La commission du Concordat a décidé que les membres du haut et bas clergé ne toucheraient plus à l'avenir leurs appointements que sur le vu d'un certificat du sous-préfet ou du préfet pour les évêques, du maire pour les desservants, curés et vicaires, constatant que dans le courant du trimestre ils ne se sont pas absentés pendant un mois.

On a entendu encore M. Zévort, directeur de l'enseignement secondaire, sur le projet d'assimilation des collèges communaux aux lycées. Cette réforme gènera un surcroît de dépense de 2,992,000 fr. le budget de l'instruction publique.

La situation au Caïre reste la même. Notre gouvernement n'a pas encore reçu la dépêche annonçant l'arrivée des hauts commissaires ottomans.

On semble aujourd'hui douter, dit à ce propos le Télégraphe, journal officieux, que Dervich-Pacha puisse venir à bout de la tâche ardue qui a été chargée. Il ne faut pas en effet se dissimuler que deson débarquement Dervich va se trouver aux prises avec des exigences diverses : d'une part, le conseil anglais sir E. Mallet a mission, parait-il, de s'opposer énergiquement à la déposition du Khédive actuel, Tewfik ; de l'autre, Arabi, ainsi que nous l'avons déjà dit, met comme condition essentielle de son acceptation de la sentence prononcée contre lui la déposition de Tewfik, et il ne faut pas oublier qu'à cette heure, Arabi est le véritable dictateur en Égypte.

Le même journal ajoute que la colonie française n'a cessé de protester contre toute idée de débarquement de troupes françaises, qui auraient pour premier résultat d'amener un conflit avec l'armée égyptienne, laquelle est absolument dans la main d'Arabi.

Quoi qu'il en soit, on envisagerait déjà dans les cercles diplomatiques l'éventualité d'un échec du représentant de la Porte en Turquie. Il est certain que, dans cette hypothèse, la conférence chargée de délibérer sur les meilleurs moyens de rétablir l'ordre au Caïre ne se réunirait pas à Constantinople. Vienne serait probablement la capitale choisie.

Mais, en attendant, l'opposition de la Turquie, serait favorisée, si l'on croit le Journal des Débats, par plusieurs cabinets. L'Angleterre elle-même ne serait pas à l'abri de tout soupçon. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que, soit dans la presse britannique, soit dans les rangs de l'opposition conservatrice, de vifs efforts sont faits depuis quelque temps pour décider le cabinet Gladstone à reprendre sa liberté dans les affaires égyptiennes. Le Madrasite conseille avant tout un gouvernement de la reine de renouer l'alliance française et de cesser de faire cause commune à Constantinople et au Caïre avec une puissance devenue suspecte au monde musulman.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRATIONS: Annonces: la ligne... Réclames: »... Faits divers: »... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Certes, on ne saurait considérer le journal tory comme reflétant avec une parfaite exactitude les sentiments de nos alliés; mais les divers incidents auxquels le projet de conférence vient de donner lieu à Constantinople, à Saint-Petersbourg, à Rome et même à Londres n'en constituent pas moins un ensemble de symptômes dont la diplomatie française ne saurait, disent les Débats, méconnaître la véritable signification.

LA PROTESTATION DES EVÊQUES

Les évêques des provinces de Rouen et de Paris viennent d'adresser au Parlement une série d'observations sur les projets de réformes du Concordat, dont la Chambre des députés est actuellement saisie.

Jamais protestation plus digne, plus calme, plus élevée n'a été adressée par les représentants du pouvoir spirituel aux représentants du pouvoir temporel.

Ce document est écrit dans un style d'une pureté magistrale; on y reconnaît à chaque ligne la forme et la manière si nous pouvons ainsi parler, de cardinal Gibert, qui est un des rares écrivains qui ont conservé, au milieu de la médiocrité et de la décadence littéraires de notre époque, la tradition du grand siècle.

Ces observations débutent par une étude historique des rapports de l'Église avec l'État. Elles nous amènent à la monarchie chrétienne dominant, par la pureté de sa morale et par ses enseignements, toutes les législations et tous les peuples, en leur laissant l'entière liberté de la réglementation des lois humaines.

Ces civilisations ont succédé aux civilisations, les gouvernements aux gouvernements, les princes bons, célaires et féroces, aux princes despotes, criminels et faibles; les peuples ont été tour à tour triomphants et vaincus; — et, au milieu de ces ruines, de ces vicissitudes, de ces élévations d'un jour et de ces chutes de plusieurs siècles, l'Église est restée sans que ses dogmes, sans que ses enseignements, sans que sa discipline ecclésiastique aient souffert de tous ces changements et de toutes ces haines, de toutes ces colères.

Telle est la vérité incontestable que le document, que nous analysons, pose en principe dès son début.

Mais l'Église inamovible a des représentants mortels; citoyens de diverses nationalités, en contact perpétuel avec les gouvernements.

Le Concordat a pour but en France, de tracer les devoirs et les droits réciproques de l'État et de l'Église.

Ici, se place une très remarquable étude de la législation concordataire et des articles organiques. La discussion est savante et complète; on y retrouve la main d'un jurisconsulte, le cardinal de Bonnechose, qui était avocat-général près la cour de Colmar, lorsqu'il quitta l'hermine et la robe rouge de magistrat supérieur pour la robe noire du prêtre, ne se doutant pas qu'un jour il porterait l'hermine et la pourpre pontificales.

Les évêques démontrent que le Concordat est l'œuvre commune du Saint-Siège et du Gouvernement français; qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

A cette première démonstration, il s'en ajoute une deuxième, à savoir que le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Ces principes posés, les Evêques prouvent que si on sépare l'Église de l'État, il faut restituer à la première ce que le second lui a ravi; et comme cette restitution est impossible, il convient de maintenir le statu quo.

Parlant des pénalités nouvelles que le Gouvernement se propose de faire voter pour assurer l'observance de ses lois contre l'Église, les Evêques protestent au nom même des principes du Gouvernement, et ils revendiquent le droit pour le clergé d'avoir des tribunaux disciplinaires, comme l'armée et la magistrature ont les leurs.

Is prouvent en dernier lieu que la loi sur le recrutement militaire est dirigée contre le recrutement du clergé, parce que la vie de caserne est peu faite pour occuper et affermir les vocations ecclésiastiques.

Cette lettre collective se termine par une admirable péroraison, par un merveilleux appel à l'esprit de tolérance, de justice et de concorde, on l'en retrouve cette mansuétude, cette fraternité, cet amour du prochain dont le Christ a fait la base de sa morale, et qui contraste singulièrement avec cette solidarité et cette fraternité dont les hommes du pouvoir parlent toujours et qu'ils pratiquent si peu.

Sur des esprits impartiaux, sur des hommes droits et dégagés de toute liaison, cette protestation, si satisfaisante pour l'intelligence, si rassurante pour la conscience, aurait pour effet immédiat de provoquer le retrait des lois d'oppression actuellement en France.

Sur une élite de francs-jurons aventureux par la haine, elle ne fera qu'élever les passions et habiter un dévouement inique.

Qu'importe; nos Evêques n'ont fait que leur devoir en écrivant d'une main ferme et en opposant à la force matérielle et passagère d'un gouvernement sans dignité, la force morale et invincible de celui qui a dit: « Non procedat ».

PIERRE SALVAT.

LETTRE DE PARIS

(Service particulier)

Paris 7 Juin 1882

M. le Rédacteur en chef, Grand-rue, dans le monde des lettres, il y a une double élection à l'Académie française et si la nomination de Mgr Perraud, l'ancien évêque d'Autun, est assurée pour le premier, le second fauteuil sera occupé par un homme vivement disputé. Dans les salons littéraires on ne s'occupe plus d'autre chose, on discute les titres, on escompte les suffrages, et à voir cette activité, on croirait qu'il s'agit du destin de la France.

On dit que M. le cardinal de Bonnechose, qui était avocat-général près la cour de Colmar, lorsqu'il quitta l'hermine et la robe rouge de magistrat supérieur pour la robe noire du prêtre, ne se doutant pas qu'un jour il porterait l'hermine et la pourpre pontificales.

Les évêques démontrent que le Concordat est l'œuvre commune du Saint-Siège et du Gouvernement français; qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

A cette première démonstration, il s'en ajoute une deuxième, à savoir que le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Le Concordat a été servi par le Gouvernement français, et qu'il est le fruit de la loi des conventions synallagmatiques, et qu'il n'appartient pas à la France de le modifier sans le concours du souverain pontife.

Ainsi vont les conversations; comme vous voyez, lecteur, M. de Mazade et Palléron tiennent la corde et les plus malins ne sauraient dire, en ce moment, lequel arrivera le premier au but; mais, en tout cas, le vainqueur ne l'emportera pas de plusieurs longueurs et on ne dira plus vaincu: longis sed proximus vivants, donc, trente-sept votants; tenez pour probable que les deux concurrents auront bien quatre-vingt ou cinquante voix.

M. de Mazade est un historien grave, consciencieux, instruit autant qu'homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. Palléron est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

Relisez les Deux Mémoires, l'Étincelle, l'Épée Pointe, le Premier Mouvement, l'Autre Motif, l'Age Impair, le Monde où l'on vit, etc. etc. etc. M. de Mazade est un homme de bien, et de plus un grand talent; depuis plus de dix ans il rédige avec autorité la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes, et il a écrit plusieurs ouvrages de haute valeur, entre autres une histoire sur le compte de 1870, deux livres très intéressants sur le compte de Cavour et M. Thiers; il a été candidat trois fois à l'Académie française et sa nomination serait le couronnement d'une carrière toute consacrée au travail.

M. de Mazade est un des auteurs dramatiques les plus aimés du public et c'est justice, vous ne sauriez rencontrer un écrivain plus fin, un causeur plus spirituel, un homme plus aimable. Il a une grande fortune, mais ne gâche rien, des manières charmantes, un esprit, un humour irrésistibles. Ses dîners du lundi, où se rencontrent les littérateurs, les artistes les plus distingués, sont connus de tout Paris, et une invitation ou un refus est un événement.

ansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche... Il n'y a que deux sortes de gens au monde : ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... à ceux-ci on ne s'ennuie pas.

Peut-être M. Palléron ne réussira-t-il pas demain mais n'aurait-il perdu pour tout le monde, M. de Champany, un autre inmortel vient de mourir, et ceux mêmes qui ne voteront pas demain pour l'auteur de l'Age Impair, s'accorderont à lui réserver le nouveau fauteuil vacant. Seulement, comme dit La Fontaine, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

UNE HONORABLE PROTESTATION

On lit dans l'Intransigeant : Nous apprenons que M. Harden-Hickey, le rédacteur en chef du Tribune — républicain et journal qui ne nous sont pas précisément sympathiques — est en ce moment à Paris.

Que les agents de Caméscasse ne prennent pas ceci pour une invite à notre colère est porteur d'un sauf-conduit qui lui permet de rester encore un jour ou deux en notre pays sans que le territoire de la République française; et, d'ailleurs, nous n'avons pas pour spécialité de dénoncer les prosélytes.

Ses affaires terminées, M. Harden-Hickey regagnera la frontière, à moins qu'une leur d'intelligence et de bon sens ne viennent éclairer, d'ici là, la cervelle de nos gouvernants.

Dans tous les cas, fidèles à nos principes, nous protestons contre l'expulsion de M. Harden-Hickey, notre adversaire, avec autant d'énergie et de force que nous l'avons fait et le faisons encore contre celle de notre ami et collègue Pierre Lacroix.

Comprendront-ils enfin que l'expulsion d'un journaliste dont le journal peut toujours continuer à paraître, don les idées peuvent toujours se produire, est un acte, non seulement odieux, mais encore parfaitement ridicule ? Nous l'espérons.

GARIBALDI ET LA PRESSE ALLEMANDE

La mémoire de Garibaldi est célébrée par les journaux allemands avec une profusion d'éloges qui ne laisse rien à désirer aux italianismes les plus fanatiques. C'est un crescendo de louanges, depuis la Gazette de l'Allemagne du Nord, qui lui fait une oraison funèbre un peu entortillée, jusqu'aux organes libéraux et progressistes, qui naagent en plein lyrisme.

On ne lui garde pas rancune de sa campagne de l'Est, en 1870; on n'en parle que pour rappeler que, depuis, ses sentiments à l'égard de l'Allemagne et de la France, respectivement, se sont manifestés sous un tout autre jour. On fait bon marché du reste, de ses talents militaires, et la plupart des articles néo-romantiques font allusion aux bêtes et aux échecs qui ont marqué ses campagnes de 1846 contre les Autrichiens et de 1870 contre les Prussiens.

On sait parfaitement, en Allemagne, à quoi s'en tenir sur le sentiment italien dominant à l'égard de la France, sentiment dont les manifestations sérieuses et grotesques parties de Caprera, étaient que l'expression maladroite et impolitique, mais sincère, M. Dernburg, le ré-

doute pas de mes projets. Je la connais; un peu hère, elle voudrait se retenir, je lui ferai comprendre l'inconvénience de ce retrait à son âge. Mais, en même temps, je lui présenterai un dernier parti, acceptable, qu'elle devra agréer enfin, sous peine de récompenser mon dévouement passé par une ingratitude étrange.

— Et ce dernier parti est trouvé ? — C'est vous qui me le fournirez. — Mot ? — Sans doute, j'ai épuisé les prétendants de la ville et même de la province. Trouvez-moi quelque client de votre étude, vous devez en avoir, sarpejeu !, qui soit suffisamment riche et bien tourné pour, venant de loin, on ne songe point à trop s'enquérir, à trop faire la difficile...

— Noble ? — S'il se peut. Mais un bourgeois bien renté et de mine avenante ferait encore notre affaire.

— J'y songerai, monsieur le baron. Toutefois, les jeunes gens tels qu'il vous les faut ne sont point là prêts à être harponnés, et peut-être faudra-t-il des temps. — Mais, tout ça, alors vous ne m'avez pas compris. Ma patience est à bout !... celle de la future baronne de Montchenetz est plus encore, c'est possible. Il faut qu'avant quinze jours Odette ait fait un mariage, et que, dans un mois, je puisse m'occuper de mon propre mariage.

— C'est convenu, mon cher notaire. Pouillez vos souvenirs, consultez vos relations, dénichéz-moi un nouveau présentable. Mais surtout hâtez-vous !... hâtez-vous !... Mes cinquante-huit ans ne veulent plus attendre.

Le baron prit congé, par une rude poignée de main, de son nouveau confident et sortit du cabinet du notaire.

Le dacteur en chef de la Gazette nationale de Berlin, écrivait, il y a quelques jours, de Milan :

Les Italiens ne jurent pas aujourd'hui, en politique, que par l'Allemagne. Une haine profonde, furieuse, contre la France a envahi l'âme des Italiens, une haine comme celle qui faisait autrefois de l'Ésot de Gènes des ennemis irréconciliables; cela s'est fait naturellement, indépendamment de la volonté des personnes ou des classes dirigeantes. Aux fêtes de Saint-Gothard, on s'attachait habilement à cacher cette haine, même qu'on a jeté un voile sur elle à Palerme, dans la célébration des Vêpres siciliennes; mais la vérité perce malgré tout.

L'éloge funèbre de Garibaldi, de la part de la presse allemande, est donc chose toute naturelle et en situation.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UN CONSEILLER MUNICIPAL

Un heureux hasard a fait tomber entre nos mains la lettre que M. Berlhon, édile urbain et suburbain de Paris, vient d'adresser, avant de s'embarquer pour Caprera, où l'a délégué la confiance de ses concitoyens, à sa charmante moitié; nous ne pouvons résister au plaisir de la publier; elle est datée de Marseille.

Chère Berlhette, Avant de m'embarquer pour Caprera, je jette ces quelques lignes à la poste pour te dire que jusqu'à notre voyage, a très bien marché; pas le moindre accroc.

Mais quand on travaille pour le peuple, on doit comme disait M. Scriba, souffrir et se taire sans murmurer. C'est ainsi que je m'étais figuré que les chemins de fer nous véhiculeraient gratis; hélas ! il n'en a rien été du tout; impossible de me faire passer pour le moindre député.

Quelle n'est pourtant pas l'injustice des hommes ! Ne suis-je pas chargé de représenter mes concitoyens aux funérailles du grand Garibaldi ? Je méritais donc, dans l'espèce, d'être assis à un député.

Mais comme je le t'ai dit souvent, toutes les faveurs sont pour messieurs les législateurs; pour nous, rien du tout. Un autre crève-cœur, c'a été la froideur de l'accueil qui nous a été fait le long de notre route.

Pas un de nos compagnons de voyage, pas un des innombrables chefs de gare qui ont passé devant nos yeux, de Paris à Marseille, n'a seulement eu l'air de se douter que notre train portait l'édile urbain et suburbain de Paris.

Je me rappelle que tu lisais un jour devant moi je ne sais plus quelle feuille opportuniste, où il était raconté tout au long que M. Gambetta, voyageant sur la même ligne que moi, voyait venir à lui je ne sais combien de députations de jeunes filles couronnées de roses et qui esquisaient devant lui les poses les plus gracieuses.

Il n'y a pas de danger que le moindre député se soit dérangé pour venir nous saluer ! De temps en temps, une marchande de journaux mettait son nez à la fenêtre de mon wagon, pour offrir le Petit Mouton universel; tu penses si je lui faisais la conduite de Grenoble !

Bref, j'en ai pris mon parti; le peuple sait attendre; notre tour viendra. Car enfin si tous ces marouffes départementaux jouissaient du moindre bon sens, ils ne seraient pas sans se faire à part eux cette réflexion que la vraie doctrine républicaine, c'est nous qui la représentons.

Ne sommes-nous pas pour la fédération ? Ne sommes-nous pas pour la Commune contre le pouvoir central, odieux vestige de l'absolutisme ? Ah ! que notre temps est arriéré et comme le suffrage universel a besoin d'être instruit !

Heureusement, nous avons eu une petite revanche à Marseille, où j'ai vu la ville d'où j'ai le plaisir et le bonheur de t'écrire. Les autorités sont venues nous saluer, et on nous a offert, à la préfecture, un lunch composé de veau et de salade; le vrai ment démocratique et social.

Laportière, décroché par le mouvement de la porte rebomba lourdement. A ce moment, les complaisances écarrées de son s'effaçant pour laisser passer le gros homme.

Le jeune blond, dérangé dans son apparence de sommeil, se leva en reprenant un bâillement, et parut fort joyeux de voir arriver son tour d'audience.

— Je vous demande pardon, lui dit assez légèrement M. Desplanches, qui ne flairait point là un oiseau d'importance; me voici tout à vous.

Cette fois, la portière docile emprisonna strictement, derrière ses plis discrètement retombés, le cabinet du notaire.

FEUILLETON DU 9 JUIN 1882

— 2 —

VAISSEAU BRULÉ

PAR Mlle CLAIRE DE CHANDENEUX

CHAPITRE PREMIER

La meilleur client de l'étude

— Tout le pays a constaté la bonté de votre cœur et la générosité de vos procédés lors de l'installation de mademoiselle de Montchenetz à votre foyer.

— Oui, j'ai été ce que je devais être pour cette enfant, que j'aime beaucoup, au double. Et voilà trois ans que je porte ma double charge d'oncle et de tuteur de la façon la plus exemplaire.

— C'est une justice qui vous est hautement rendue. — Et qui ne me soulage guère, allez ! — Je ne puis imaginer que vous soyez las de votre affectueuse tâche ? — Ah ! ma foi, si ! vous pouvez bien vous l'imaginer, non cher ami; je m'en ouvre à vous tout carrement : un notaire, c'est presque un coiffeur.

L'organe du baron avait un tel éclat en laissant échapper cet aveu, que le grand parut déconcerter M. Desplanches, que Gervais Clavel se leva en murmurant : — Cela devient insupportable.

Et, transportant sa chaise à l'extrémité d'une table vide, il se mit à feuilleter un livre de droit, seule littérature en usage dans l'étude.

Le jeune homme blond paraissait endormi. Dormait-il vraiment ? — Comment, vous ne comprenez pas ? reprit le baron avec vivacité. Je suis resté garçon, je ne suis trop pour moi, au fait... peut-être par entêtement méconnu, peut-être par égoïsme. Toujours est-il que j'avais bien acquis le droit de vivre seul et en paix comme un gentilhomme campagnard.

grand classique, que je suis. Point. Une jeune fille me tombe du ciel, bonjours une maison, y introduit les robes noires féminines, le confort ingénieux, la grâce de sa présence. Elle me force à m'offrir mes maudits habitudes, à renoncer à quelques relations, à en faire de nouvelles, à devenir sage comme un bon père de famille et range comme une demoiselle bien élevée, bannir vous jurez de l'effort !... Je vous certifie, notaire, que c'était dur. Enfin, on se fait à tout, même à la raison, même à la grâce, même à la tutelle d'une fillette... car elle renversait les rôles, cette enfant-là, sans avoir l'air de s'en douter.

Mais, monsieur le baron, je ne vois rien là qui puisse... — Vous ne voyez rien qui puisse... Eh bien, parlons net. Ces charges de famille ces obligations de successions, m'ont fait perdre l'envie, fort naturelle, d'un mariage, qui n'aurait eu pour moi que des avantages au moins les privilèges, puisque j'acceptais les devoirs. J'ai résolu de n'être marié.

Le notaire étouffa une exclamation oyeuse. Quelque chose d'éblouissant con-

me la vision du plus beau des contrats passa devant ses lunettes d'or.

— Ah ! monsieur le baron, balbutia-t-il, quelle joie pour le pays ! quelle heureuse inspiration pour tous ! — N'est-ce pas ? dit M. de Montchenetz avec complaisance